



**HAL**  
open science

## Partir : pour quoi faire ? De quelques “ méthodes ” et “ arts de voyager ” aux XVIe et XVIIe siècles

Alain Guyot, Francine-Dominique Liechtenhan

### ► To cite this version:

Alain Guyot, Francine-Dominique Liechtenhan. Partir : pour quoi faire ? De quelques “ méthodes ” et “ arts de voyager ” aux XVIe et XVIIe siècles. *Viatica*, 2018, 10.52497/viatica984 . hal-02358115

**HAL Id: hal-02358115**

**<https://hal.science/hal-02358115>**

Submitted on 11 Nov 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# PARTIR : POUR QUOI FAIRE ? DE QUELQUES « MÉTHODES » ET « ARTS DE VOYAGER » AUX XVII<sup>E</sup> ET XVIII<sup>E</sup> SIÈCLES

Alain GUYOT

Francine-Dominique LIECHTENHAN

*Note des auteurs*<sup>1</sup>

Le XVI<sup>e</sup> siècle voit éclater peu à peu les frontières de l'ancien monde. Quelles que soient les préventions de l'Église romaine à leur égard, les travaux de Copernic, Kepler et Galilée imposent lentement dans les esprits le système héliocentrique. En cette période de doute et de transformation, la Terre perd certes sa place au centre de l'univers, mais elle révèle également, à sa surface, des espaces inconnus jusqu'alors et susceptibles d'être explorés. Les érudits et les savants s'éloignent résolument du vieux système ptoléméen pour redécouvrir une autre conception de la géographie, plus descriptive : celle de Strabon, soucieuse de l'histoire des peuples et des régions. Montaigne témoigne des interrogations qui assaillent l'homme de la Renaissance, et il analyse la difficile situation à laquelle l'érudit se trouve alors confronté :

Ptolemeus, qui a esté un grand personnage, avoit estably les bornes de nostre monde : tous les philosophes anciens ont pensé en tenir la mesure, sauf quelques Isles escartées, qui pouvoient eschapper à leur cognoissance : c'eust esté pyrrhoniser, il y a mille ans, que de mettre en doute la science de la Cosmographie, et les opinions qui en estoient receues d'un chacun ; c'estoit heresie d'avouer des Antipodes : voilà de nostre siecle une grandeur infinie de terre ferme, non pas une isle, ou une contrée particuliere, mais une partie esgale à peu près en grandeur, à celle que nous cognoissions, qui vient d'estre découverte. Les Geographes de ce temps, ne faillent pas d'asseurer, que meshuy tout est trouvé et que tout est veu ;

*Nam quod adest praesto, placet, et pollere videtur.*

Sçavoir mon si Ptolémée s'y est trompé autrefois, sur les fondemens de sa raison, si ce ne seroit pas sottise de me fier maintenant à ce que ceux-cy en disent : Et s'il n'est plus vray-semblable, que ce grand corps, que nous appelons le monde, est chose bien autre que nous ne jugeons<sup>2</sup>.

Le doute devient le moteur de l'investigation géographique, tandis que le voyage, jusqu'alors sujet à controverse entre érudits, fidèles à leur cabinet de travail, et pragmatiques, adeptes d'une cosmographie éprouvée sur le terrain, s'affirme progressivement comme l'un des instruments de l'investigation<sup>3</sup>. Les enquêtes topographiques et climatiques viennent appuyer les études de mœurs, d'histoire et de politique<sup>4</sup>, tandis que la connotation presque exclusivement religieuse de l'*itinerarium* s'efface devant la multiplicité des objectifs poursuivis dans le cadre d'un périple.

Cet engouement pour la nouveauté jette pêle-mêle, sur les routes comme sur les mers du monde, explorateurs et aventuriers de toute espèce, voleurs et honorables commerçants, colporteurs, soldats, missionnaires, diplomates et savants : les plus lettrés d'entre eux s'empressent de publier les impressions de leurs voyages. Dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle, la mode est aux récits et aux recueils viatiques, publiés en langue vernaculaire : entre le début du règne de Henri IV et la révocation de l'édit de Nantes, on en dénombre plus de mille rédigés en français. Au milieu du siècle, le Père François, jésuite et géographe de son état, admet les « plaisirs que nous prenons d'écouter ou de lire les relations des païs esloignez, & de ceux, qui ont voyagé » et l'« envie d'en rencontrer & de questionner ceux qui nous en parlent ».

Or, tout comme l'homme de la Renaissance, le sujet de Henri IV ou de Louis XIII a du mal à distinguer le réel du surnaturel, et il a tendance à transposer « les mythes de l'Ancien vers le Nouveau Monde<sup>6</sup> ». Utopies, voyages extraordinaires ou imaginaires, romans exotiques, mais situés dans des cadres géographiques vraisemblables, circulent à la Cour en même temps que les livres racontant d'authentiques périples : tous se fondent sur Hérodote, dont leurs auteurs louent à la fois la valeur artistique et l'intérêt documentaire. Il est du coup d'autant plus étonnant de voir le même Hérodote servir de cheval de bataille à un mouvement radicalement opposé, où se mêlent hommes de science et d'Église, et qui s'insurge contre cette mode et la lente dégradation du genre viatique vers des publications équivoques, voire fictives : eu égard à leur caractère douteux, les *Histoires* se voient reléguées du côté de la littérature de divertissement<sup>7</sup>.

## Pourquoi voyager avec méthode ?

Tentative pour endiguer cette funeste dérive en entravant l'impact de l'imaginaire sur les livres de voyages ? Souci de répondre à un effet de mode ? Toujours est-il que c'est précisément à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, sous la plume d'érudits ou de philosophes ayant souvent eux-mêmes déambulé à travers l'Europe, que naissent des ouvrages théoriques destinés à organiser les trajets, puis à guider les voyageurs dans leur besogne rédactionnelle : ces règles s'inscrivent dans le grand courant humaniste, avant tout préoccupé de méthode. Stoïciens pour la majorité d'entre eux, imprégnés des principes de la sagesse, de la prudence et de l'objectivité, les auteurs de ces ouvrages créent des schémas de pensée susceptibles de limiter, sinon d'empêcher préjugés et exagérations qui induisent le lecteur crédule en erreur. Les sciences, dans leur ensemble, leur offrent un indispensable outil de campagne, en mesure de faire subir aux contrées visitées une analyse systématique où se mêlent, parfois inopinément, géographie, topographie, astronomie, histoire et même une première forme d'anthropologie, dans lesquelles s'enchevêtre à son tour l'art du voyage. La pérennité de certains propos, stéréotypes ou tournures stylistiques propres au genre viatique, essentiellement répétitif et transformationnel, doit sans doute beaucoup à ces premières méthodes inspirées de traditions orales, bons conseils transmis de père en fils, de maître à élève. Comme leurs rédacteurs voient dans le voyage une occasion d'échanges scientifiques, il leur paraît légitime d'exiger une rigueur de présentation appropriée, finement structurée.

Homère, Hérodote, Plin, Sénèque, et Strabon surtout, leur servent de modèles<sup>8</sup>. Figure de proue des néo-stoïciens, ce dernier, dont la *Géographie*, destinée avant tout aux militaires et aux politiques, ressemble souvent à un récit de voyage, avait déjà, au seuil de son ouvrage, défini l'enjeu de cette science alors nouvelle, composée de disciplines complémentaires et équivalentes :

La géographie, que nous nous proposons d'étudier dans le présent ouvrage, nous paraît être autant qu'aucune autre science du domaine du philosophe [...] la multiplicité de connaissances, indispensable à qui veut mener à bien une pareille œuvre, est le partage uniquement de celui qui embrasse dans sa contemplation les choses divines et humaines, c'est-à-dire l'objet même de la philosophie. Enfin, la variété d'applications dont est susceptible la géographie, qui peut servir à la fois aux besoins des peuples et aux intérêts des chefs, et qui tend à nous faire mieux connaître le ciel d'abord, puis toutes les richesses de la terre et des mers, aussi bien les animaux que les plantes, les fruits, et les autres productions propres à chaque contrée, cette variété, disons-nous, implique encore dans le géographe ce même esprit philosophique, habitué à méditer sur le grand art de vivre et d'être heureux<sup>9</sup>.

La *Géographie* de Strabon constitue donc une sorte de canon pour les hommes de la Renaissance, qui en tirent une théorie propre à leur objectif : fournir un modèle à la présentation du voyage. Ils répondent ainsi à la réforme éducative proposée par les humanistes et tout imprégnée de leur redécouverte de l'empirisme.

Ce postulat ne s'explique toutefois pas exclusivement par le souci de suivre les traces des Anciens : les textes théoriques destinés, à partir de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, à faire profiter du parcours envisagé le futur voyageur comme son lecteur à venir, se situent également dans une certaine tradition médiévale et chrétienne. Dès l'Antiquité tardive, les « régimes de voyage<sup>10</sup> »,

rédigés par des médecins et remplis de conseils d'hygiène, foisonnaient sur le marché du livre. Ces *vade-mecum* ont rapidement concurrencé, sur un mode plus agréable, les ouvrages promus par l'Église, véritables cours de morale chrétienne, destinés à guider le pèlerin en partance pour Jérusalem, Rome ou Saint-Jacques de Compostelle<sup>11</sup>. Or, au tournant des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, les traités à caractère pratique se multiplient<sup>12</sup>, et le ton de ceux qui sortent des imprimeries d'Outre-Rhin se fait franchement anticlérical : les arts de voyager constituent à leur manière une réaction aux pèlerinages, dont Érasme avait déjà esquissé la caricature<sup>13</sup>.

Dans une Europe secouée par les troubles religieux, la croyance en une harmonie du monde assurée par la providence, qui représente l'essence de la pensée strabonienne, séduit géographes, philosophes et historiens. En dépit de leurs différences, les peuples paraissent fondamentalement complémentaires : ils font partie d'un ensemble équilibré où chaque phénomène a sa place préétablie, quand bien même la Réforme viendrait quelque peu mettre à mal cet idéal<sup>14</sup>. Certes le pèlerinage constitue toujours un des sommets de la pratique catholique, mais il se voit progressivement remplacé par un parcours éducatif qui délivre au voyageur des informations susceptibles d'entrer en conflit avec certains principes moraux. Partir vers des pays passablement connus pouvait déjà entraîner une confrontation avec des codes inhabituels, mais qu'en est-il lorsque l'étranger se présente sous la forme de continents lointains, habités par des peuples païens ? Le doute et la peur que ces découvertes induisent nécessitent d'être dominés et canalisés.

## **Premiers conseils aux voyageurs à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle : Zwinger, Lipse**

Les plus anciennes méthodes de voyage paraissent dans les régions réformées d'Allemagne et de Suisse : inspirées des écrits d'Érasme et de Pierre de La Ramée<sup>15</sup>, elles envisagent de substituer à l'itinéraire religieux un parcours à caractère initiatique, éducatif et informatif, complément logique de toute formation professionnelle et intellectuelle<sup>16</sup>. Leurs titres sont évocateurs et contiennent en eux-mêmes une justification du voyage : *De l'utilité des voyages*, *L'Art de voyager utilement*, *L'Art de bien voyager* ou simplement *Méthode de voyage*. Ces manuels s'adressent aux enfants de la bourgeoisie - étudiants, voire apprentis sachant lire et écrire - ainsi qu'aux jeunes nobles qui se destinent à la carrière militaire ou diplomatique, et dont il s'agit par cette voie de compléter l'instruction tout en leur évitant les amères expériences des voyageurs qui les ont précédés : risques du vagabondage, insécurité des routes, interruptions accidentelles du parcours, induisant parfois l'impossibilité d'un retour vers le pays natal. Les étudiants migrants sont les premières victimes de ces désagréments, d'ordre matériel ou spirituel : ils peuvent ainsi voir leurs subsides bloqués aux frontières d'une Europe victime de ses divisions. Pas question en outre, pour un étudiant protestant, donc réputé hérétique, d'avouer son identité religieuse s'il s'aventure en terre catholique au prétexte d'observer les rites « papistes », si bien que plus d'un traité conseille d'éviter toute conversation à caractère théologique. Le candidat au voyage doit prendre conscience des dangers, potentiels ou réels, de son entreprise et savoir adopter le comportement adéquat en terre étrangère<sup>17</sup>.

Un néologisme apparaît alors dans la langue allemande : l'*Apodemik*. Créé par le médecin bavarois Hilarius Pyrckmair<sup>18</sup>, sur la base du grec (« voyager à l'étranger »), il n'a pas d'équivalent en français : il est préférable de le traduire par « traité de voyage » ou « méthode destinée au voyageur » plutôt que par « guide », qui renvoie à un type d'ouvrage à caractère plus descriptif ou plus directif. Le terme désigne des volumes de petit format le plus souvent, faciles à glisser dans une poche et porteurs de conseils généraux, à caractère exemplaire, plus que d'indications orientées vers un objectif précis.

Dans la masse des écrits de ce genre, la *Methodus apodemika* de l'érudit suisse Theodor Zwinger, publiée à Bâle en 1577, se distingue par la nouveauté de ses procédés. Élève du grammairien Thomas Platter et de Pierre de La Ramée, cet humaniste protestant, professeur de grec, de morale et de médecine, éditeur, entre autres, d'Aristote, Galien et Hippocrate<sup>19</sup>, avait lui-même quitté très jeune le foyer familial et abandonné les études de théologie que ses parents voulaient lui imposer pour trouver refuge, après de longues errances, chez un éditeur lyonnais. À quinze ans à peine, il écrivait déjà :

[...] il est évident que de nos jours on ne fait pas confiance à une personne qui n'a jamais voyagé : celle-ci est comme du pain mal cuit. Il est incompréhensible qu'on ne veuille pas connaître des pays, des mœurs, des régions, des coutumes étrangers et en dénoncer les effets, car cela a un effet formateur<sup>20</sup>.

Zwinger fait ensuite une partie de ses études à Paris, dans un climat déjà très largement dominé par le premier néo-stoïcisme. De retour dans sa ville natale en 1559, il y édite l'œuvre principale de Lycosthenes, le *Theatrum vitae humanae*, en 1565, que la Sorbonne interdira six ans plus tard. Le voyage occupe déjà une place primordiale dans cette grande collection encyclopédique : les parcours d'initiation et d'érudition s'y voient privilégiés au détriment des trajets inutiles.

L'idée d'écrire sa propre méthode de voyage vient à Zwinger à la fin des années 1560, à la suite de ses conversations avec Blotius, lui-même grand érudit stoïcien et pérégrin<sup>21</sup>. Sous-titrée « *in eorum gratiam, qui cum fructu in quocunq[ue] tandem vitae genere peregrinari cupiunt* », elle entend enrayer la mode des voyages improvisés, voire celle du vagabondage, très répandue dans les milieux étudiantins. Le médecin ne s'adresse pas par hasard à un public jeune, avide d'apprendre et de connaître des nouveautés : il lui propose de l'aider à organiser son parcours et à rédiger avec précision ses impressions. Prenant pour base les « causes » aristotéliennes, la *Methodus apodemika* de Zwinger peut se résumer en quatre points fondamentaux : l'objectif du voyageur, sa condition, les modalités de son itinéraire et les observations induites par ses visites. Elle se présente sous la forme d'une série de conseils divisés en catégories et sous-catégories, elles-mêmes soigneusement organisées en une suite de tableaux synoptiques qui relie par crochets les sujets concordants : on retrouve là l'influence des tables de Strabon et de Pierre de La Ramée, ainsi qu'un goût pour les schémas acquis par Zwinger lors de son séjour à Paris. En conclusion de son ouvrage, celui-ci propose une description aussi méthodique qu'exemplaire d'Athènes, de Bâle, de Paris et de Padoue, afin d'inciter le futur voyageur à comparer, à son retour, les avantages respectifs de sa patrie et des pays qu'il aura visités<sup>22</sup>.

Dans d'autres pays, l'engouement pour le voyage et les traités qui en découlent continuent à s'inspirer des stoïciens et de Pierre de La Ramée, mais prennent un tour plus spéculatif. Une dizaine d'années après Zwinger, le Flamand Juste Lipse formule nettement ce qui restait implicite dans la *Methodus apodemika* : il faut vaincre ce qu'il nomme « l'opinion », autrement dit le préjugé, « source de tous les maux<sup>23</sup> », par des réflexions puisées dans la réalité, la raison et l'expérience. L'acte et la parole se complètent : la pensée et la sagesse sont réduites à néant sans accomplissement dans la vie pratique. En conséquence, voyager signifie parcourir l'histoire, vérifier sur les lieux, donc juger sur le fait<sup>24</sup>. La pensée viatique de Lipse - « le plus sçavant homme qui nous reste<sup>25</sup> » selon Montaigne - trouve à s'exprimer dans sa lettre à Philippe de Lannoy du 3 avril 1578<sup>26</sup>, publiée en latin en 1586 et traduite en français dès 1619<sup>27</sup>. À sa manière, l'humaniste flamand, grand admirateur d'Homère, s'insurge contre le vagabondage : le jeune homme en partance ne doit pas avoir pour seul objectif le plaisir de voyager, il doit aussi tirer le meilleur parti de son entreprise. Sans entrer dans les détails pratiques, l'auteur recommande d'observer « trois chefs », ou principes de bases : la « prudence », la « sagesse » et les « mœurs »<sup>28</sup>. Il conseille à son ami une méthode certes empirique, mais qui doit se fonder sur une solide formation théorique :

Regarde, regarde, te dis ie, escoute, iuge, & ne t'en cherche pas seulement de telles & telles choses : mais recherche sur elles, & ceste recherche viendra & de ton esprit, l'encerche se deura tirer des homes, ou des livres [...] deux moyens [...] causent : car ou elle entre par les aureilles, ou par les yeux, i'entends ou par le maistre, ou par les livres<sup>29</sup>.

Lipse reprend ici les principes d'Hérodote : allier la vue - l'observation ou le vécu - à l'ouïe - la leçon reçue ou la tradition orale<sup>30</sup>. Avec lui, le voyage devient le moyen de connaissance par excellence, la lecture n'étant là que pour en compléter l'arrière-plan théorique.

Le penseur flamand donne à son propos la forme d'une lettre à un ami, reprenant ainsi la tradition du premier humanisme, de Pétrarque à Érasme, et contribuant à consacrer par là le style épistolaire<sup>31</sup>. Marc Fumaroli a clairement mis en lumière le subtil faux-fuyant par lequel, dans la préface à son premier recueil de lettres, Lipse présente, « [n]on sans fausse modestie », celles-ci comme « des bavardages en compagnie d'amis<sup>32</sup> ». Ce dernier vante la souplesse du genre épistolaire, qui permet d'adapter les sujets et leur présentation aux intérêts d'un destinataire unique ou aux préoccupations des correspondants successifs. La littérature de voyage, genre réputé bâtard, doit sans doute sa renommée à cette bigarrure formelle, particulièrement appréciée : à l'instar du parcours, elle accorde à l'auteur une entière liberté conceptuelle, à travers la « lettre de voyage », appelée au succès que l'on connaît.

## **Voyager ou pas ? Hésitations et débats en France et en Grande-Bretagne au tournant des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles**

Le voyage d'instruction, qui remet en question la tradition du pèlerinage, a plus de difficultés à s'implanter dans la France de

Henri IV et de Louis XIII. Certes, dans ses *Essais*, Montaigne avait insisté sur le bien-fondé du parcours éducatif :

[...] le voyager me semble un exercice profitable. L'ame y a une continuelle exercitation, à remarquer des choses incogneues et nouvelles. Et je ne sçache point meilleure escole, comme j'ay dict souvent, à façonner la vie, que de luy proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantasies, et usances : et luy faire goster une si perpetuelle varieté de formes de nostre nature<sup>33</sup>.

Il hésitait cependant sur le fonds d'érudition que suppose toute méthode bien conçue<sup>34</sup> : l'excès de science lui paraissait s'opposer au principe de plaisir, composante essentielle, à ses yeux, d'une éducation réussie. Quoi qu'il en soit, ni lui<sup>35</sup> ni aucun de ses contemporains français<sup>36</sup> ne semble avoir réagi, directement ou non, à la mode des théories viatiques qui fleurit au-delà du Rhin.

La Grande-Bretagne connaît en revanche au XVII<sup>e</sup> siècle un véritable débat, à caractère théologique et philosophique, sur le bien-fondé des voyages<sup>37</sup>. C'est le théologien Joseph Hall qui ouvre la polémique avec son *Quo Vadis ? A Just Censure of Travel*, publié en Angleterre en 1617 et traduit en français dès 1628. L'auteur, évêque de Norwich et fort hostile au Grand Tour des élites britanniques en Europe<sup>38</sup>, dépeint avec horreur les dangers qui guettent le fidèle anglican en terre papiste : il craint que la jeunesse ne s'initie point aux sciences de la politique, comme le recommandent les traités, mais aux voluptés de la chair. Le « Sénèque anglais », comme on le surnommait alors, conseille de se référer aux « auteurs doctes », seule source d'information fiable, et du même coup passible de censure :

Et quoi, si ie dis, que, excepté le cõtentement que nous-nous donnons en flattât nostre fantasie en toutes ces choses, l'õ peut aussi bien apprendre ces leçons à la maison ? l'en ai cognu qui n'õt pas voyagé plus outre que leurs cabinets, qui pouvoient enseigner & corriger les plus grãds voyageurs apres tous leurs peregrinatiõs ennuyeuses & de grãd frais ; & de fait nous ne faisõs que perdre le bénéfice que nous recevõs de tãt d'Annales, de Cartes, de descriptiõs historiques, si par le moien de ces aides nous ne pouvõs voyager par tout sãs bouger de nostre maison<sup>39</sup>.

Peut-être s'agit-il d'une réponse au chapitre que Francis Bacon consacre aux voyages dans ses *Essays* (1597<sup>40</sup>). Ce dernier y conseille en effet à ceux qui veulent s'aventurer en terre étrangère d'acquérir, avant leur départ, quelques notions de la langue du pays à visiter, de se déplacer en compagnie d'un précepteur qui connaisse celui-ci et d'emporter avec eux cartes, plans et récits de voyage. Bacon les encourage à entrer en contact avec les autochtones, mais leur conseille d'éviter la société de leurs compatriotes, sauf si, à l'instar des diplomates, ils sont en mesure de leur apporter des renseignements sur les contrées parcourues. Ils doivent en outre tirer les leçons de la confrontation avec d'autres modes de vie - sans pour autant se les assimiler - et, une fois de retour, maintenir les liens avec leurs nouvelles connaissances par le biais d'une correspondance nourrie.

Ainsi, face à l'enthousiasme unanimement manifesté outre Rhin par les théoriciens du voyage, on est frappé de trouver, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, une forme de scepticisme, voire d'hostilité à l'égard des déplacements à l'étranger chez les penseurs de France et de Grande-Bretagne. Par ailleurs, si les villes universitaires d'Europe accueillent, d'année en année, une foule de futurs médecins, théologiens ou philologues en provenance d'Allemagne et d'Angleterre, avides de compléter leur formation dans ces hauts lieux de la culture, il semble que les Français soient plus hésitants à quitter leur patrie. Descartes paraît certes se faire le défenseur du voyage à l'étranger dans lequel, à l'instar de Zwinger, il voit un complément pratique destiné à vérifier la partie théorique de la formation chez le jeune adulte :

[...] me résolvant de ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourroit trouver en moi-même, ou bien dans le grand livre du monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune me proposoit, et partout à faire telle réflexion sur les choses qui se présentoient que j'en pusse tirer quelque profit. [...]

Il est vrai que pendant que je ne faisais que considérer les mœurs des autres hommes, je n'y trouvois guère de quoi m'assurer, et que j'y remarquois quasi autant de diversité que j'avois fait auparavant entre les opinions des philosophes. En sorte que le plus grand profit que j'en retirois étoit que, voyant plusieurs choses qui, bien qu'elles nous semblent fort extravagantes et ridicules, ne laissent pas d'être communément reçues et approuvées par d'autres grands peuples, j'apprenois à ne rien croire trop fermement de ce qui ne m'avoit été persuadé que par l'exemple et par la coutume : et ainsi je me délivrois peu à peu de beaucoup d'erreurs qui peuvent offusquer notre lumière naturelle, et nous rendre moins capables d'entendre raison<sup>41</sup>.

Le jeune homme doit néanmoins *se résoudre* à partir : pour lui, cet acte ne va donc pas de soi, il est encore gros de conséquences car il l'oblige à la fois à s'éloigner d'un quotidien familial et à s'interroger sur les connaissances qu'il a acquises. Si, par ailleurs, le *Discours de la méthode* relativise l'éducation traditionnelle, il ne la réprovoque pas entièrement. On est donc loin, en réalité, de l'esprit humaniste méthodique, d'origine germanique, qui avait consacré le voyage à l'étranger : dans la pensée cartésienne, le pas libérateur s'accomplit sous l'instigation du doute, et l'itinéraire devient à la fois la quête et le rejet d'une image préconçue<sup>42</sup>.

Il faut attendre le règne de Louis XIV pour que le voyage à l'étranger commence à s'imposer en France comme une évidence : en témoigne *l'Instruction morale d'un père à son fils qui part pour un long voyage* du protestant Sylvestre Dufour. Cet ouvrage fort pieux, publié à Lyon en 1678, connut un immense succès : il fut traduit en latin, en flamand et en allemand, et fut réimprimé en France, en Suisse et en Hollande. Il relève encore de la tradition du pèlerinage et tient plutôt des maximes de la bonne conduite chrétienne que des recommandations pour la réussite pratique d'un périple : divisé en trois chapitres<sup>43</sup>, il rappelle toutes les obligations du bon chrétien fidèle au Décalogue et paraît destiné à un fils peu enclin à préserver son âme des tentations du grand monde. On y retrouve, sur un mode chrétien, les préventions déjà exprimées par les Anciens à l'égard des voyages mal préparés, qui risquent d'entraîner le voyageur vers sa propre perte, mais si l'auteur insiste sur les précautions à prendre afin de préserver l'identité du chrétien, il ne semble plus hésiter sur la nécessité du départ.

Les autres ouvrages du genre, d'orientation plus spécifiquement politique ou philosophique, dans la lignée de Juste Lipse, proclament le droit à la différence et désavouent les stéréotypes, mais s'ils hésitent encore sur le déroulement du parcours, ils ne remettent plus en question le voyage en tant que tel<sup>44</sup>. À preuve les conseils donnés par Colbert à son fils, le marquis de Seignelay, pour le périple que ce dernier réalise en Italie en 1671 : il est naturel, aux yeux du ministre, d'envoyer le jeune homme compléter sa formation à l'étranger. Le programme surchargé qu'il lui impose est soigneusement étudié pour préparer une future carrière diplomatique, et le poids accordé par Colbert à l'étude circonstanciée des villes - ici celle de Gênes - révèle l'héritage humaniste :

Il verra principalement la ville, sa situation, sa force, le nombre de ses peuples, la grandeur de l'État, le nombre et le nom des villes, bourgades et villages, la quantité des peuples dont le tout est composé ; la forme du gouvernement de l'État, et comme il est aristocratique, il s'informerait des noms et de la qualité des familles nobles qui ont ou qui peuvent avoir part au gouvernement de la République, distinguant l'ancienne d'avec la nouvelle noblesse ; de toutes les dignités de la République ; leurs différentes fonctions ; leurs conseils tant généraux que particuliers ; celui qui représente l'État, dans lequel le pouvoir souverain réside et qui résout la paix et la guerre, qui peut faire des lois, etc. ; les nombres et noms de tous ceux qui ont droit d'y entrer ; par qui et de quelle façon les propositions en sont faites ; les suffrages recueillis et les résultats pris et prononcés ; les conseils particuliers pour la milice, pour l'amirauté, pour la justice, tant pour la ville que pour le reste de l'État ; les lois et les coutumes sous lesquelles ils vivent ; en quoi consistent les milices destinées pour la garde de la place ; *idem* pour les forces maritimes<sup>45</sup>.

Et le ministre de souligner que « toutes ces connaissances peuvent être prises en deux ou trois jours de temps au plus<sup>46</sup> » ! Toujours est-il que les ordres de Colbert, par leur étendue et leur précision, montrent que des principes analogues à ceux proposés par Zwinger et ses successeurs avaient fini par trouver leur place dans les programmes éducatifs français.

## **L'entrée en scène du voyageur à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle : de Lassels à Misson**

Le texte le plus novateur en la matière, au temps de Louis XIV, vient pourtant de Grande-Bretagne : il s'agit du *Voyage d'Italie* de Richard Lassels, publié en anglais à Paris en 1670 et traduit en français dès 1671. Inspiré des principes de Bacon, il eut une influence considérable sur les théories viatiques à suivre. Sa préface se présente à la fois comme un plaidoyer en faveur de « l'utilité des voyages » et comme une « leçon » sur la « manière de voyager utilement ». Contrairement à l'usage des Britanniques, qui commençaient leur parcours sur le continent par la France et le poursuivaient en Allemagne, en Hollande et en Flandre pour l'achever en Italie, ce prêtre catholique propose d'inverser l'itinéraire et de le graduer soigneusement en fonction de la maturité et de la formation des candidats au voyage. Le jeune homme commence ainsi par étudier les arts et les sciences en Italie avant de parfaire en France son apprentissage du monde (galanterie, maîtrise des armes, danse, etc.) ; entre temps, l'Allemagne et la Hollande l'auront initié à la vie domestique (hospitalité, propreté, etc.) et à la vie économique et industrielle. Le voyage se déroule ainsi entre formation pédagogique et apprentissage des réalités du quotidien : l'Italie ne constituant plus le terme du périple, comme le recommandait la tradition, le jeune voyageur gardera de son périple autre chose que le souvenir des charmes de celle-ci. Lassels recommande aussi qu'il soit accompagné d'un précepteur, garant du sérieux et de la moralité de l'entreprise, et qu'il choisisse des valets indigènes en mesure de l'initier à la langue des différents pays visités : quel meilleur moyen d'en mesurer les avantages respectifs, tout en se prémunissant contre les dangers encourus pendant les déplacements ? L'auteur donne d'ailleurs au voyage et aux contacts qu'il entraîne une dimension philosophique, puisqu'il y voit une façon de lever la « malédiction » et l'« excommunication morale » infligées aux hommes par Dieu « au commencement du monde [...], quand il confondit leurs langages<sup>47</sup> ».

Mais l'originalité de Lassels est ailleurs : adepte des philosophes cyniques, admirateur de Tertullien, il envisage le voyage et son récit sous un jour divertissant, et la conclusion moralisante de sa « leçon » sur la « manière de voyager utilement » ne doit pas faire illusion en la matière. L'auteur s'écarte de la stricte objectivité revendiquée par Zwinger, Lipse ou Descartes pour introduire dans le genre viatique, réputé sérieux, des notions qu'il ne connaissait guère jusqu'alors comme le rejet, le doute, le rire ou la moquerie. L'écriture doit selon lui s'adapter aux circonstances : « si [...] deux objets n'ont point de rapport ensemble, pourquoi veut-on que je me serve d'un mesme style pour les décrire<sup>48</sup> ? » Lassels est l'un des premiers à donner à la relation de voyage une note personnelle, individuelle : son attitude le distingue de la grande masse des penseurs qui l'ont précédé, pétris de rigueur scientifique et d'esprit analytique. Elle annonce ainsi une première rupture dans la théorie viatique telle qu'elle se développe depuis la fin de la Renaissance, en l'arrachant à l'unique but éducatif qui était le sien jusqu'alors, et elle tente d'en libérer l'écriture en y introduisant le plaisir et le rire, ce qui suppose la participation du lecteur, voire une forme de complicité de sa part.

En France, où la théorie du voyage connaît plusieurs décennies de retard sur les pays anglo-saxons, les auteurs n'hésitent pas à emboîter le pas à Lassels et ouvrent d'emblée une voie nouvelle au genre viatique. En 1683, Trotti de la Chétardie justifie les déplacements à l'étranger en érigeant en vertu le besoin d'information, inséparable à ses yeux du plaisir qui est dû au jeune aristocrate :

Si vous estes curieux, allez voyager ; il n'y a pas de curiosité si nécessaire & si louable ; rien ne forme plus l'esprit, & ne donne tant de connoissance. Cette grande différence de Païs, de Mœurs, de Religions, de Politiques, de manieres de faire la Guerre, de Coûtumes, fait faire des réflexions qui raffinent le jugement, & donnent des lumieres dont on se trouve merueilleusement bien un jour<sup>49</sup>.

Dans la foulée d'un ouvrage précédent<sup>50</sup>, que l'auteur destine plutôt aux hommes de lettres, le juriste et antiquaire<sup>51</sup> Baudelot de Dairval en propose pour sa part un second<sup>52</sup>, qui, dans l'esprit de la « méthode » de Zwinger, s'adresse à tous les voyageurs désireux de publier leurs impressions. Il le conçoit comme une sorte de supplément aux livres de voyages, où les propos théoriques « sont peu exacts, ou peu suffisans, ou trop écartez dans le discours ; mais ce que j'en rapporteray ici les fera mettre en pratique, ou plus souvent, ou avec plus de présence d'esprits<sup>53</sup>. » Tout comme les reportages de notre temps, un périple exige à ses yeux des préparatifs scrupuleux et des informations précises - comparaison de cartes et de plans, lecture d'ouvrages de géographie et de relations de voyage, qu'il s'agit de d'analyser et de vérifier, non de répéter. Une fois sur place, l'auteur conseille, pour « observer les mœurs de Peuples, [...] de faire ses Observations particulieres, [...] & de ne s'en pas rapporter à ce que les autres en ont dits<sup>54</sup>. » Il se montre particulièrement soucieux de la relation entre temps et espace : il s'intéresse à la rapidité des moyens de transport en fonction des trajets à effectuer, aux heures ou aux journées nécessaires pour parcourir telle distance, tandis que les routes sont



classées selon des critères qualitatifs et quantitatifs. Homme moderne, Baudelot de Dairval se refuse à envisager l'étranger de façon approximative ou intuitive : il entend le cerner avec une précision scientifique et à l'aide d'instruments adaptés - thermomètres, baromètres, boussoles<sup>55</sup>. Du texte théorique destiné à organiser un parcours éducatif, on passe, avec sa méthode, au manuel conçu pour réussir dans les meilleures conditions possibles un trajet exclusivement motivé par le goût et le plaisir de la découverte : l'auteur recommande au voyageur de s'informer sur les « commoditez » offertes par les villes, « tant pour les besoins nécessaires, que pour la volupté<sup>56</sup>. » Ces conseils rappellent les directives de Colbert à son fils, mais Baudelot de Dairval accorde une importance particulière aux arts et à la littérature, cette dernière étant à ses yeux capable de révéler le niveau de civilisation d'une nation : il invite ainsi à vérifier si une langue « est riche, si elle subsiste depuis longtemps, si elle est dérivée de quelque autre, si elle est capable d'ornemens, soit en Vers, soit en Prose, & et quel est le génie & l'éloquence des Orateurs ou des Poètes du País »... et il est, selon lui, facile de s'en rendre compte en se procurant des traductions<sup>57</sup>.

Avec Lassels et Baudelot de Dairval, la théorie viatique commence à s'intéresser à la personnalité du voyageur et à son épanouissement : à côté de l'érudition et de l'objectivité revendiquées par les « méthodes » héritées de l'humanisme, tout imprégnées de prudence, de tempérance et d'ambition scientifique, se développe une forme de « tourisme » et d'« égotisme » avant la lettre, où se mêlent le goût de l'aventure et celui du plaisir - même si les relations qui en découlent effacent par instants la réalité des pays parcourus. Les traités consacrés aux voyages ont alors tendance à devenir des instruments publicitaires, destinés à amuser le lecteur tout en l'informant et en l'avisant des précautions à prendre pour s'aventurer à l'étranger. Du coup, leur contenu tend lui aussi à glisser de la condamnation des stéréotypes et des idées reçues vers un hommage à l'individualisme qui justifie l'opinion personnelle - au risque de réintroduire les préjugés.

Le *Nouveau Voyage d'Italie* (1691) du protestant Maximilien Misson est caractéristique de cette évolution, et il peut être considéré comme le premier récit de voyage littéraire moderne<sup>58</sup>. Se plaçant d'emblée sous le patronage de Juste Lipse<sup>59</sup>, Misson entreprend de brosser, dans ses différents écrits liminaires<sup>60</sup>, l'esquisse d'une véritable poétique en matière viatique. S'il revendique clairement la véracité de son ouvrage<sup>61</sup>, il lui refuse la sécheresse et l'exhaustivité de ce qu'il nomme les « descriptions » de voyage, qui « voudroient qu'on dist tout, & et qu'on parlast de tout avec exactitude<sup>62</sup> ». Il y voit plutôt une « relation », rédigée dans le « style des lettres », autrement dit « un style concis, un style libre et familier », dans lequel on fait « à un Ami [...] des remarques qu'on a eû l'occasion de faire en passant dans les lieux dont on parle<sup>63</sup> ».

D'un trait de plume, Misson se débarrasse des considérations sur la topographie, le gouvernement ou l'administration d'un pays : il juge cela « fade et inutile ». Plus réaliste en cela peut-être que Colbert, il estime que même l'esprit le plus érudit ne peut s'acquitter d'une telle tâche en l'espace de quelques jours, rompant ainsi ironiquement avec la longue tradition des voyages d'instruction :

[...] prendre le change à tous momens, s'acrocher à tout ce qu'on rencontre, à tout ce qu'on voit de loin mesme, & en courant la poste [...]; & brouiller du papier en compilations historiques, en tirades forcées de Dissertations affectées, plus qu'en narrations nécessaires & attendues du Lecteur ; c'est une chose fort fatigante. Ces doctes souvenirs sont extrêmement incommodes, & plus sujets aussi à estre leus du doit que de l'œil ; sur tout quand cela est plein de fautes, & qu'il paroist aussi par les dates des lieux d'où l'on écrit, qu'on n'a eu ni le loisir, ni les secours nécessaires pour composer de pareils Traittez<sup>64</sup>.

La crainte de répéter ce que d'autres ont déjà dit incite Misson à renouveler le genre en insistant sur la nouveauté apportée par le coup d'œil du voyageur :

[...] s'il ne falloit jamais rien dire de ce qui a este mentionné par d'autres, on n'auroit qu'à jeter au fey presque tous les livres [...]. Mais chacun a ses manieres d'envisager et de représenter les mesmes sujets ; ce qui les rend en quelque façon différens d'eux-mesmes, et ce qui autorise chaque Particulier, de les mettre de nouveau sur le tapis. [...] Ainsi je m'assure qu'on trouvera toujours icy un ouvrage nouveau ; soit que j'ajoute des circonstances remarquables ; soit que je donne des idées, qui me paroissent plus justes, que celles que j'avois receües par le récit des autres ; soit enfin qu'il arrive mesme, de dire plusieurs choses tout autrement qu'eux<sup>65</sup>.

La spontanéité, la subjectivité - parfois sous la forme du rire -, l'individualisme déjà prônés par Lassels se confirment dans un genre ainsi renouvelé. Si, dans sa poétique du voyage, Misson demeure fidèle à la tradition formelle définie par Lipse et les humanistes en délimitant les sujets qu'il aborde, il le fait sous la forme d'un « mélange d'observations » susceptible d'« estre raisonnablement raconté dans des Lettres, qui, comme l'a fort bien dit M. de Balzac, sont des *conversations par écrit* ». La lettre,

dans cette conception spécifique, doit être adaptée à son correspondant et acceptée en tant que telle, dans toute sa subjectivité, par le lecteur : « Quelques petites digressions, dans un narré tel que seroit la sèche et nue Relation d'un Voyage, quand elles sont au sujet, peuvent heureusement l'égayer<sup>66</sup> ». L'auteur, libéré de toute contrainte, organise alors le récit à son gré :

Si l'on objecte [...] que j'oublie diverses considérations assez importantes, je déclare que je n'oublie rien, puis que je ne promets rien précisément. On ne doit chercher icy que des lettres, par lesquelles je ne m'oblige nullement à raconter tout ce qui se peut dire des lieux dont j'écris<sup>67</sup>.

Le narrateur se place donc au centre de son périple, son optique domine la trame du récit tandis que le parcours personnel, individuel, subjectif, devient l'unique réalité de celui-ci.

Il ne faudrait pas toutefois se méprendre sur la liberté qu'offre Misson à celui qui raconte son voyage. Épîtres, notes en vrac, brouillons, extraits d'un éventuel journal de bord sont, avant la publication définitive, susceptibles de remaniements, voire d'une entière refonte, sous la forme d'insertions, de retranchements ou d'amendements stylistiques, selon les critères de bon goût fixés par la société visée à travers le correspondant. Cette interaction entre l'auteur et le public transforme souvent le récit de voyage en une sorte d'« autoportrait culturel<sup>68</sup> ». Un contemporain anonyme de Misson avait déjà perçu cet enjeu social propre au genre viatique, susceptible d'en modifier le contenu et surtout de remettre en cause le présupposé d'exactitude auquel il est censé se conformer :

[...] ce qu'on trouve dans les livres n'est pas toujours vrai, car outre la bienséance qui ne permet d'écrire que sous certaines règles, la flatterie, le goût du temps & de la nation, l'intérêt public ou le ménagement particulier mettent toujours une proportion entre ce qu'on écrit, & ce qu'en peuvent penser ceux avec qui l'on a à vivre ; ce qui forme à la vérité un obstacle presque invincible de se montrer comme elle est<sup>69</sup>.

De même, sous couvert de fidélité aux préceptes humanistes, il souligne les « corrections » que les indispensables lectures du voyageur sont susceptibles d'infliger à sa mémoire :

C'est en lisant (qui est un espece de voyage) c'est en voyageant (qui est une lecture vivante) qu'il faut se convaincre de cette vérité qu'une mémoire aisée étant ordinairement infidelle quand elle est trop chargée de plusieurs choses qui n'ont entr'elles aucune connexité ; il n'y a rien qu'il ne faille mettre en usage pour l'avoir moins aisée & la rendre plus fidelle<sup>70</sup>.

Le théoricien anonyme insiste par ailleurs sur la dialectique qui s'établit entre celui qui raconte son voyage et un public dont il s'agit de satisfaire la curiosité. Si, avant le départ, ils partagent la même vision de l'étranger, elle va nécessairement évoluer au fil du parcours - et donc du récit - pour subir de sensibles modifications, que seule peut expliquer l'expérience du voyageur-narrateur. Si celui-ci veut venir à bout de telle ou telle idée reçue au sujet du pays qu'il visite, il peut se retrouver dans l'obligation de déployer en direction de ses lecteurs une véritable rhétorique de la persuasion qui l'amènera nécessairement à faire des concessions à la sacro-sainte vérité du voyage proprement dit.

La lecture des méthodes et arts de voyager, de l'humanisme renaissant à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, fait donc apparaître un glissement progressif d'une défense du voyage à une défense du livre qui en est issu, et s'il fallait dégager un principe unificateur de cette lecture, on ne pourrait guère en trouver de meilleur que l'émergence de la figure du voyageur-narrateur, héros du récit et de son époque. Les ouvrages de Misson et de ses contemporains soulignent en outre le clivage qui s'esquisse au sein du genre viatique et de sa théorisation à l'aube du siècle des Lumières. D'un côté, on découvre des livres axés sur l'instruction du voyageur comme du public auquel il s'adresse et on relève le sérieux des informations que le premier apporte au second : ce sous-genre est l'objet de tous les soins des ouvrages de théorie viatique qui fleurissent entre le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle et la fin du XIX<sup>e</sup>, en se présentant souvent sous le titre d'« instructions aux voyageurs<sup>71</sup> », tandis qu'une forme édulcorée de cette littérature descriptive se développe, à l'usage de ceux qu'on appellera plus tard des « touristes », à travers les guides de voyage<sup>72</sup>. De l'autre côté se dessine un type de récit centré sur la personnalité du voyageur et les impressions qu'il retire de son périple ; l'information n'en est pas totalement absente, mais elle n'y joue plus le premier rôle et apparaît sous une forme plus fragmentée, dispersée au gré des aventures du voyageur, parfois romancées, sinon romanesques, et de son humeur, préparant ainsi le terrain à celui qui, à l'aube du romantisme, va prendre peu à peu les commandes de la relation viatique : l'écrivain de profession<sup>73</sup>.

---

1 Le présent article est la synthèse de deux études publiées par Francine-Dominique Liechtenhan dans *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte* (1989, vol. 3/4, p. 259-274) et *Studi francesi* (105, 1991, p. 474-487). Cette synthèse a été réalisée par Alain Guyot, qui a également réactualisé la bibliographie.

2 Michel de Montaigne, *Essais*, II, 12 [éd. de 1595], Jean Balsamo, Michel Magnien et Catherine Magnien-Simonin éd., Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2007, p. 606.

3 Voir l'exemple de la controverse entre Belleforest et Thevet exposé par Numa Broc dans sa *Géographie de la Renaissance 1420-1620* (Paris, Bibliothèque Nationale, 1980, p. 90).

4 Voir François de Dainville, *La Géographie des humanistes*, Paris, Beauchesne, 1940, p. 76

5 Jean François, *La Science de la géographie [...]*, Rennes, Hardy, 1652, p. 34.

6 Numa Broc, *Géographie de la Renaissance*, *op. cit.*, p. 19.

7 Voir Marie-Madeleine Martinet, « Voyages de découverte et histoire des civilisations dans l'Angleterre de la Renaissance : de la monarchie maritime de Dee à la quête de l'Eldorado par Raleigh » dans *Voyager à la Renaissance*, Jean Céard et Jean-Claude Margolin (dir.), Paris, Maisonneuve et Larose, 1987, p. 292-293. Preuve de cette confusion entre les genres : le propos rapporté par Charles Sorel selon lequel « les livres de voyages s[eraie]nt les romans des philosophes » (*La Bibliothèque française [...]*, Paris, C<sup>ie</sup> des Libraires du Palais, 1664, p. 132). Voir à ce propos Normand Doiron, *L'Art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*, Sainte-Foy / Paris, Presses de l'Université Laval / Klincksieck, 1995, p. 61-63.

8 Voir François de Dainville, *La Géographie des humanistes*, *op. cit.* ; Numa Broc, *La Géographie des philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Ophrys, 1975, p. 7-8.

9 Strabon, *Géographie* [I<sup>er</sup> s. av. J.-C. - I<sup>er</sup> s. ap. J.-C.], livre I, ch. 1, A. Tardieu éd., Paris, Hachette, t. 1, 1867, p. 1-2.

10 L'expression est empruntée à Karl Sudhof (« Aertzliche Regimina für Land- und Seereisen aus dem 15. Jahrhundert », *Archiv für Geschichte der Medizin*, 4, 1911, p. 263-281).

11 Sur les différents types de voyage jusqu'à la Renaissance, en particulier les parcours non motivés par un but religieux, voir « Unterwegssein im Spätmittelalter », n<sup>o</sup> spécial de la *Zeitschrift für historische Forschung*, suppl. 1, 1984.

12 Voir la bibliographie exhaustive établie par Justin Stagl et al., dans *Apodemiken : eine rasonnierte Bibliographie der reisetheoretischen Literatur des 16., 17. und 18. Jahrhunderts* (Paderborn / Munich / Vienne / Zurich, Schöningh, 1983) : la présente étude est extrêmement redevable aux travaux de cet auteur, qui a le mérite d'avoir redécouvert le genre en Allemagne ; voir également son ouvrage *A History of Curiosity : The Theory of Travel, 1550-1800* (Amsterdam, HAP, 1995). On se reportera enfin avec profit à l'ouvrage de Florian Hamleser, "*Ars Apodemica*", *Methodisierung des Reisens in der Frühen Neuzeit*, München, GRIN Verlag, 2014.

13 Voir en particulier, dans ses *Colloques*, celui qui est consacré aux pèlerinages.

14 Voir Justin Stagl, « Das Reisen als Kunst und Wissenschaft (16.-18. Jahrhundert) », *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, CXI, 1981, p. 83.

15 Voir en particulier les *Banquets* et les *Colloques* du premier, ou la *Dialectique* et les *Règles* du second, dont l'influence se perpétue dans les régions germanophones bien au-delà du XVI<sup>e</sup> siècle.

16 Voir Justin Stagl, « « Das Reisen als Kunst », art. cité, p. 80.

17 Voir Norbert Conrads, « Politische und staatrechtliche Probleme der Kavalierstour », *Wolfenbütteler Forschungen*, 21 (« Reiseberichte als Quellen europäischer Kulturgeschichte, Aufgaben und Möglichkeiten der historischen Reiseforschung », dir. Anton Mczak et Hans Jürgen Teutenberg), 1982, p. 45-64.

18 Dans son ouvrage de 1577 intitulé *Commentariolus de Arte Apodemika, seu vera peregrinandi Ratione* (voir Justin Stagl, *Apodemiken, op. cit.*, p. 84-85).

19 Voir Edgar Bonjour, *Die Universität Basel, von den Anfängen bis zur Gegenwart 1460-1960*, Bâle, Helbing & Lichtenhahn, 1960, p. 182 et suiv. ; Francine-Dominique Liechtenhan, « Théodor Zwinger, théoricien du voyage », *Littérales*, 7 : « Les modèles du récit de voyage », Marie-Christine Gomez-Géraud (dir.), Nanterre, 1990, p. 151-164.

20 Lettre de Zwinger à ses parents, datée de 1548, publiée par Carl Buxtorf, *Basler Land- und Stadtgeschichte*, Bâle, 1865, vol. II, p. 93-96 [traduction de l'auteur]. À noter qu'en cela Zwinger, à l'instar de la plupart des humanistes favorables au voyage éducatif pour les jeunes gens, s'oppose à Platon, qui le réserve aux hommes d'âge mûr, autrement dit à ceux qui ont dépassé la quarantaine, dans le but d'affermir les bons usages de la cité et d'en corriger les défauts (*Lois*, XII, 949e-952d).

21 Dans sa préface, Zwinger reconnaît également sa dette à l'égard des guides pratiques destinés aux pèlerins que des premiers essais consacrés au voyage par Jerome Turler (*De Peregrinatione et Agro Neopolitano*, 1574) et Pyrckmair (voir *supra*, note 18).

22 Zwinger aura un grand nombre d'épigones jusqu'à la fin du siècle des Lumières : on trouve encore en 1795 une *Apodemik oder der Kunst zu reisen*, dont l'auteur, un certain Franz Posselt, revendique encore l'héritage de l'érudite bâlois, tout comme Julie de Giovane avec son *Plan pour faire servir les voyages à la culture des jeunes gens* (Vienne, 1797), qui comporte même des tableaux synoptiques.

23 Juste Lipse, *De la Constance* [1584 ; 1<sup>re</sup> trad. fr. : 1592], I, Paris, Prault & fils, 1741, p. 28. Usant d'une métaphore viatique, l'auteur ajoute un peu plus loin que l'opinion rend l'homme « flottant, incertain, injuste [...], comme un vaisseau qui n'a ni charge ni lest, tourne à tout vent » (*ibid.*). À noter toutefois que Lipse relativise dans ce cadre les bienfaits du voyage en se référant à Sénèque (*Lettres à Lucilius*, III, 28) : quitter sa patrie ne procurerait qu'une forme d'instabilité destinée à oublier les soucis du quotidien (*ibid.*, p. 7).

24 Voir Karl Siedschlag, *Der Einfluss der niederländisch-neustoischen Ethik in der politischen Theorie zur Zeit Sullys und Richelieus*, Berlin, Duncker und Humblot, 1978, p. 36 et suiv.

25 Michel de Montaigne, *Essais*, II, 12, éd. citée, p. 613-614.

26 La proximité entre la date de la publication de la *Methodus apodemika* de Zwinger et celle de la rédaction de la lettre de Lipse à Lannoy indiquerait-elle que le penseur flamand a eu connaissance de l'ouvrage du philosophe bâlois ? Rien ne permet de le vérifier en l'état actuel des connaissances... On reste toutefois frappé par la proximité de leur pensée.

27 *Le Choix des Epistres de Lipse*, Antoine Brun trad. et éd., Lyon, Ancelin, p. 17-33. Sur cette lettre, publiée par la suite à Leyde sous le titre « L'art de voyager avec fruit », voir, entre autres, Normand Doiron, *L'Art de voyager. Le déplacement à l'époque classique, op. cit.*, p. 17-32 ; on trouvera en outre, à la fin de cet ouvrage, une très intéressante bibliographie des « arts de voyager » publiées entre le début du xvi<sup>e</sup> et la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (p. 233-236).

28 *Ibid.*, p. 19.

29 *Ibid.*, p. 20 et 22.

30 Voir François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote*, Paris, Gallimard, 1980, 2<sup>e</sup> partie, chap. 2.

31 « C'est en effet en France et en Belgique, à peu près au même moment, que deux auteurs, Montaigne et Juste Lipse, acclimatent définitivement dans la culture catholique la conception érasmiennne de la lettre » (Marc Fumaroli, « Genèse de l'épistolographie classique : rhétorique humaniste de la lettre de Pétrarque à Juste Lipse », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1978, p. 892-893).

32 *Ibid.*, p. 894.

33 Michel de Montaigne, *Essais*, III, 9, éd. citée, p. 1018-1019.

34 « Il nous faudroit des topographes, qui nous fissent narration particuliere des endroits où ils ont este. Mais pour avoir cet avantage sur nous, d'avoir veu la Palestine, ils veulent jouir du privilege de nous conter nouvelles de tout le demeurant du monde. Je voudroye que chacun escrivist ce qu'il sçait, et autant qu'il en sçait : non en cela seulement, mais en tous autres subjects : car tel peut avoir quelque particuliere science ou experience de la nature d'une rivière, ou d'une fontaine, qui ne sçait au reste, que ce que chascun sçait : Il entreprendra toutesfois, pour faire courir ce petit loppin, d'escire toute la Physique. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommoditez » (Michel de Montaigne, *Essais*, I, 30, éd. citée, p. 211).

35 Montaigne a pourtant rencontré Zwinger lors de son séjour à Bâle en 1580.

36 Voir par exemple le *Petit Discours sur l'utilité des voyages ou pèlerinages* du chanoine Maignan (en réalité le cordelier Claude Vicar) publié à Paris en 1578, violente diatribe anti-protestante (voir Justin Stagl, *Apodemiken*, *op. cit.*, p. 68).

37 Ce débat va très vite prendre une envergure européenne, les textes des théoriciens anglais du voyage étant le plus souvent traduits en français, en allemand voire en latin moins de dix ans après leur publication en Grande-Bretagne (voir Justin Stagl, *Apodemiken*, *op. cit.*, « Chronologie »).

38 Voir, entre autres, Clare Howard, *English Travellers of the Renaissance*, Londres, Lane, 1914 ; George B. Parks, « Travel as Education », dans *The Seventeenth Century. Studies in the History of English Thought and Literature from Bacon to Pope*, Londres, Oxford UP, 1951, p. 264-290. Albrecht Burkardt, « At the origins of the Grand Tour. Travel in the treatises of education of the nobility from the 16th to the early 17th century », W. Berelowitch, V. Rjeoutski, I. Fedyukin. *Ideal of Education among the European Nobilities, 17<sup>th</sup> - early 19<sup>th</sup> centuries*; *Идеал воспитания дворянства в Европе 17-начало 19 вв*, Sep 2014, Moscou, Russia. NLO, 2017, *Идеал воспитания дворянства в Европе, XVII-XIX вв*. [Ideal of education among the nobility in Europe, XVIIth-XIXth centuries]. <http://edunob.hypotheses.org.hal-01354601>

39 Joseph Hall, *Quò vadis ou Censure des voyages, ainsi qu'ordinairement ils sont entrepris par les Seigneurs et Gentils-hommes*, Théodore Jaquemot trad. fr., Genève, Aubert, 1628, p. 40-41.

40 Une version plus développée de cet essai sera publiée en 1625.

41 René Descartes, *Discours de la méthode* [1637], dans *Œuvres*, Victor Cousin éd., Paris, Levrault, 1824, t. 1, p. 131-132.

42 « Le premier [précepte] étoit de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle ; c'est-à-dire, d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenteroit si clairement et si distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute » (*ibid.*, p. 142). Voir à ce propos Normand Doiron, *L'Art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*, *op. cit.*, p. 64, 72-74, 85, 181.

43 « Du devoir spirituel », « Des devoirs personnels » et « Des devoirs civils ».

44 Voir Jean Céard et al., *La Curiosité à la Renaissance*, Paris, SEDES, 1986, p. 14.

45 « Instruction de Colbert au marquis de Seignelay pour son voyage d'Italie » dans *L'Italie en 1671. Relation du marquis de Seignelay* [...], Pierre Clément éd., Paris, Didier et Cie, 1867, p. 96-97. Dans son *Prudent Voyageur* (Genève, Widerhold, 1681), Louis Du May semble avoir pour sa part transformé son périple en mission diplomatique, voire en opération d'espionnage en offrant à son lecteur les informations les plus précises sur la topographie du pays visité, son histoire, son gouvernement, mais aussi sur la famille du souverain qui y règne comme sur le « génie » de son peuple.

46 « Instruction de Colbert [...] », *op. cit.*, p. 97.

47 Richard Lassels, « Préface », *Voyage d'Italie* [1670], trad. fr., Paris, Billaine, 1671, n.p.

48 *Ibid.*

49 Joachim Trotti de la Chétardie, *Instructions pour un jeune seigneur, ou l'Idée d'un galant homme*, Paris, Girard, 1683, t. 2, p. 68-69.

50 Charles César Baudelot de Dairval, *De l'utilité des voyages et de l'avantage que la recherche des antiquités procure aux sçavans*, Paris, Aubouin et Émery, 2 vol., 1686. Voir, à propos de cet ouvrage, Normand Doiron, *op. cit.*, p. 25-26, 70-71, 77, 80, 88, 92-93 ; Gilles Bertrand, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIII<sup>e</sup> siècle - début XIX<sup>e</sup> siècle*, Rome, École française, 2008, p. 29-31, 33-38, 42, 49 (n. 96), 238.

51 Le mot est à prendre ici dans son sens traditionnel d'amateur et de collectionneur d'antiquités.

52 Charles César Baudelot de Dairval, *Mémoire de quelques observations générales, qu'on peut faire pour ne pas voyager inutilement*, Bruxelles, J. Léonard, 1688.

53 Charles César Baudelot de Dairval, *Mémoire*, *op. cit.*, p. 2.

54 *Ibid.*, p. 10.

55 Voir par ex. *ibid.*, p. 15 et suiv. Voir aussi Alexandre Koyré, « Du monde de l'à-peu-près à l'univers de la précision », dans *Études de l'histoire de la pensée philosophique*, Paris, Colin, 1961, p. 311-329.

56 Charles César Baudelot de Dairval, *Mémoire*, *op. cit.*, p. 9 ; voir aussi p. 26.

57 *Ibid.*, p. 26-27.

58 Le titre complet de l'ouvrage est *Nouveau voyage d'Italie, fait en l'année 1688, avec un mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le mesme voyage*. Il est publié pour la première fois en 1691 à La Haye chez van Bulderen, en deux volumes, et connaîtra par la suite de nombreuses rééditions et traductions. Il servira d'ailleurs de guide à des générations de voyageurs en Italie, parmi lesquels le Président de Brosses et Stendhal : voir Hermann Harder, *Le Président de Brosses et le voyage en Italie au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Genève, Slatkine, 1981 ; Pierre Laubriet, « Les guides de voyage au XVIII<sup>e</sup> siècle et la propagande philosophique », *Studies on Voltaire and the 18<sup>th</sup> Century*, vol. XXXII, 1965, p. 269-325.

59 Voir la dernière page de l'« Avertissement » (n.p.) placé en tête de la première édition de l'ouvrage

60 Voir en particulier l'« Avertissement » déjà cité et l'« Avis » au lecteur (n.p.) ajouté à la quatrième édition de l'ouvrage, publiée en 1702 chez le même éditeur.

61 Avec les « vérités » qu'il offre, « quelques [sic] simples, et quelque peu ornées qu'elles soient », Misson distingue clairement son ouvrage des « Voyages faits au coin du feu, que l'on publie sous le nom de Relations véritables », qu'il traite avec le « mépris que mérite le mensonge » et qu'il considère comme bien inférieur au « Roman déclaré roman » (*Ibid.*, « Avis »).

62 *Ibid.*, « Avertissement ».

63 *Ibid.*, « Avertissement » et « Avis » (dans lequel il réaffirme cette opposition, esquissée dans l'« Avertissement », mais très nette à ses yeux, entre une « Description » et une « Relation » de voyage).

64 *Ibid.*, « Avis ».

65 *Ibid.*, « Avertissement ».

66 *Ibid.*, « Avis ».

67 *Ibid.*, « Avertissement ».

68 Voir Michael Harbsmeier, « Reisebeschreibungen als mentalitätsgeschichtliche Quellen : Überlegung zur einer historisch-anthropologischen Untersuchung frühneuzeitlicher deutscher Reisebeschreibungen », *Wolfenbütteler Forschungen*, 21, *op. cit.*, p. 2.

69 *L'Art de voyager utilement*, Amsterdam, Lorme, 1698, p. 2.

70 *Ibid.*, p 23-24.

71 On trouve une excellente sélection de ces textes publiés entre 1666 et 1889 dans la très utile anthologie procurée en 1997 par Silvia Collini et Antonella Vannoni, *Le Istruzioni scientifiche per i viaggiatori (XVII-XIX secolo). Antologia* (Firenze, Polistampa, 1997), ainsi que leur article intitulé « I testi di istruzioni scientifiche per i viaggiatori. Aspetti di un genere dal Seicento al Novecento », dans Maurizio Bossi et Claudio Greppi dir.), *Viaggi e scienza. Le istruzioni scientifiche per i viaggiatori nei secoli XVIII-XIX*, Firenze, Olschki, 2005, p. XXI-LIV. Voir aussi Sergio Moravia, *Il Pensiero degli Idéologues. Scienza e filosofia in Francia (1780-1815)*, Firenze, Nuova Italia, 1974, p. 563 et suiv. ; Georges Gusdorf, *La Conscience révolutionnaire. Les Idéologues*, Paris, Payot, 1978, p. 483-484. Sur l'opposition entre ces « instructions aux voyageurs » et les « arts de voyager » qui les ont précédées, voir Marie-Noëlle Bourguet, « Voyages et voyageurs », dans *Dictionnaire européen des Lumières*, Michel Delon (dir.), Paris, PUF, 1997, p. 1093-1094. Enfin, pour une passionnante réflexion sur « les raisons du voyage », plus spécifiquement centrée sur les pérégrinations des Français en Italie dans la période suivant celle qui est abordée dans le présent article, on se reportera avec profit au premier chapitre de l'ouvrage fondamental de Gilles Bertrand précédemment cité (p. 23-70), où l'on trouvera également une très complète et très utile bibliographie des instructions et arts de voyager entre le XVI<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècles et des études critiques qui leur sont consacrées (*ibid.*, p. 616-624 et 655-657).

72 Voir par exemple la bibliographie des guides et descriptions d'Italie proposée par Gilles Bertrand (*ibid.*, p. 624-636).

73 On identifie généralement l'entrée du récit de voyage en littérature - pour reprendre l'expression de Roland Le Huenen, désormais consacrée - à la publication de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand en 1811 : les trois préfaces de l'ouvrage peuvent être considérées, à des titres divers, comme des formes d'« art de voyager » au temps du romantisme. On trouve par ailleurs une véritable « poétique des voyages », plus spécifiquement adressée aux écrivains, au début de *L'Espagne sous Ferdinand VII* (1838) d'Astolphe de Custine (« A Miss Bowles. Épître dédicatoire ») : voir à ce propos Francine-Dominique Liechtenhan, *Astolphe de Custine, voyageur et philosophe*, Paris, Champion, 1990, en particulier p. 73 et suiv. ; Alain Guyot, « Custine et "la poétique des voyages" : l'épître dédicatoire à Miss Bowles dans *L'Espagne sous Ferdinand VII* (1838) », *Viatica 2*, Clermont-Ferrand, 2015 - publié en ligne : <http://viatica.univ-bpclermont.fr/l-art-des-autres/art-de-voyager/custine-et-la-poetique-des-voyages-l-epitre-dedicatoire-miss-bowles-dans-l-espagne-sous-ferdinand-vii-1838>

## Pour citer cet article

---

### Référence électronique

Alain GUYOT, Francine-Dominique LIECHTENHAN, « Partir : pour quoi faire ? De quelques « méthodes » et « arts de voyager » aux XVIe et XVIIe siècles », *Viatica* [En ligne], *Le carnet de voyage : permanence, transformations, légitimation*, mis en ligne le 21/03/2018, URL : <http://viatica.univ-bpclermont.fr/le-carnet-de-voyage-permanence-transformations-legitimation/art-de-voyager/partir-pour-quoi-faire-de-quelques-methodes-et-arts-de-voyager-aux-xvie-et-xviie-siecles>

---